

de ce qui devait se passer, la veille même de la fête; il envoya chercher sur-le-champ le gouverneur et deux maîtres des cérémonies, et leur demanda si tout avait été préparé pour le lendemain. Sur leur réponse que rien n'avait été omis, il ajouta : « Je veux que vous changiez l'ordre de la » marche. Vous, gouverneur, vous vous ferez précéder de » quatre cents sbires, et vous vous placerez immédiatement » devant moi, entre deux bourreaux tenant chacun une » corde à la main. Si quelqu'un a l'audace de m'arrêter en » chemin pour me présenter un écrit, je veux, sans autre » forme de procès, qu'il soit étranglé à l'instant, fût-il » prince, cardinal ou ambassadeur. Allez instruire de mes » ordres le représentant de sa majesté catholique. » Olivarez, averti du traitement que lui préparait le saint-père, n'osa point sortir de son hôtel, et se contenta d'envoyer à Philippe la relation écrite par les cardinaux espagnols de ce qui avait eu lieu.

Cette dernière tentative acheva d'exaspérer Sixte-Quint contre le roi d'Espagne; il fit écrire immédiatement par Anne Oston, sa maîtresse, à Élisabeth, qu'elle n'avait qu'à suivre l'exemple des Romains, qui envoyèrent Scipion en Afrique pour subjuguier Carthage, c'est-à-dire attaquer Philippe II dans ses propres états, si elle voulait en finir avec son ennemi; que d'ailleurs elle avait un prétexte tout naturel de porter la guerre en Portugal, en appuyant les prétentions de don Antonio au trône de ce pays. En même temps il lui recommandait d'envoyer des secours d'hommes et d'argent au roi Henri IV, afin que ce prince pût lutter avec avantage contre la ligue, et opérer une utile diversion en

forçant le roi d'Espagne à soutenir la guerre en France. La reine suivit les conseils du pape et fit une tentative d'invasion sur le Portugal. Mais cette entreprise, mal conçue et plus mal dirigée encore, échoua complètement; ce qui contraria si fort le saint-père, que dans le premier mouvement de colère, il fit appeler le chevalier Carre, et lui ordonna d'écrire sur l'heure à Élisabeth, qu'elle s'était conduite en Portugal comme une femme et non comme une reine; et que tout était perdu si elle agissait de même pour la France, et si elle ne s'empressait de mettre à la disposition de Henri IV toutes les forces dont elle pouvait disposer. En effet, malgré ses efforts et son habileté, le roi de Navarre s'était vu contraint d'abandonner Paris, et de se replier vers les provinces du centre pour éviter de se mesurer avec l'armée confédérée du duc de Mayenne et du duc de Parme, gouverneur des Pays-Bas, qui, par ordre du roi d'Espagne, était venu renforcer les ligueurs, et faire lever le siège de Paris au moment où les habitants, pressés par la famine, allaient ouvrir leurs portes.

De Thou rapporte que plus de trente mille personnes moururent de faim pendant ce terrible blocus, qui dura plusieurs mois; que les Parisiens fabriquèrent avec les ossements de morts réduits en farine une sorte de pain qui fut appelé le pain de la Montpensier, parce qu'on supposa que cette princesse en avait donné la première idée. Il affirme qu'on voyait des bandes de soldats affamés courir les rues, allant à la chasse des enfants et les éventrant pour s'en nourrir, et que des mères disputaient à ces cannibales les lambeaux de chair de ces innocentes créatures pour les dévorer.

Ce fut alors seulement que les jésuites Bellarmin et Panigarole permirent aux Parisiens d'entrer en pourparlers avec le renégat Henri de Navarre sans encourir l'anathème. Mais sur ces entrefaites, l'approche des troupes du duc de Parme ayant obligé Henri IV à se retirer, la ville se trouva débloquée et put s'approvisionner de vivres. Dès ce moment, l'audace des ligueurs se réveilla, le fanatisme reprit le dessus; et les jésuites, profitant de la circonstance pour affermir leur domination sur les esprits, attribuèrent à leurs prières le secours inespéré qui leur était venu du dehors, et organisèrent une procession pour en rendre grâce à Dieu.

Le légat du pape et l'évêque de Senlis assistaient à cette cérémonie, et ouvraient la marche, une croix dans la main droite et une hallebarde dans la main gauche; après eux venaient douze cents moines, couverts de cuirasses par-dessus leurs frocs, et portant des casques sur leurs capuchons; six cents jésuites et deux cents prêtres, armés de vieux mousquets, de piques et de sabres, fermaient la marche du cortège; mais ce qui par-dessus tout excitait les applaudissements des dévots, c'était un moine boiteux, appelé le père Bernard, et surnommé le petit Feuillant, une espèce de moine charlatan, acrobate et jongleur, qui courait sans cesse de la tête à la queue de la procession avec une agilité surprenante, tantôt sur la tête et sur les mains, tantôt sur des échasses, s'arrêtant de temps à autre pour brandir un grand sabre, qu'il se plongeait par la bouche dans les entrailles et qu'il en retirait fort habilement au moyen d'un mécanisme ingénieux qui faisait rentrer la lame dans la poignée.

Ces saturnales religieuses achevèrent d'exaspérer le pape

contre les jésuites, les ordonnateurs des fêtes; et comme il redoutait de voir s'augmenter encore la prépondérance de cet ordre exécrationnel, Sixte-Quint se détermina à prendre à leur égard une résolution vigoureuse. Il ordonna à leur général de faire défense à tous ses subordonnés de résider dans les palais des princes, sous le spécieux prétexte de leur titre de confesseurs; il voulut en outre qu'il rappelât auprès de lui ceux des jésuites qui parcouraient l'Écosse, les Pays-Bas, l'Irlande et l'Angleterre, avec le titre de missionnaires, et en réalité pour exciter des troubles dans ces pays; enfin, le saint-père osa même déclarer en plein consistoire que c'était un véritable blasphème que de nommer jésuites un ordre quelconque de religieux; que cette dénomination impliquait en elle l'idée mensongère que le Christ en était le fondateur, et qu'il voulait qu'à l'avenir les disciples d'Ignace de Loyola se fissent appeler ignaciens. Il ajouta en outre que sa patience était à bout; que les fourberies, les crimes, les débauches et l'ambition insatiable des membres de cette société l'obligeaient à opérer parmi eux une réforme et à couper le mal jusque dans ses racines. Le lendemain on afficha sur la statue de Pasquin: « Le pape Sixte est las de vivre. » Effectivement quelques jours après, le 27 août 1590, sa Sainteté mourut empoisonnée.

Plusieurs historiens prétendent que le crime fut commis à l'instigation de l'Espagne, par un apothicaire appelé Magni, qui mêla du poison aux pilules de manne que le saint-père prenait deux fois par mois. Meteren et quelques autres écrivains affirment positivement que les jésuites furent les auteurs de l'empoisonnement.

Pour nous, dans l'incertitude où nous sommes de nous prononcer pour l'une de ces deux opinions, nous les admettons l'une et l'autre, et cela avec d'autant plus de raison, que sa Sainteté elle-même le croyait ainsi, quand, à son lit de mort, elle disait au cardinal de Montalte : « Dieu ne veut » pas que le royaume de Naples soit réuni à l'Église, car le » roi Philippe II a découvert notre dessein, et les jésuites » m'en punissent. »

Sixte-Quint, pendant tout le cours de son règne, se plut à gouverner plutôt en prince qu'en pape; ce qui a fait dire à Leti, dans la justification qu'il avait entreprise des fourberies de ce pontife : « Qu'en sa qualité de souverain il avait été » obligé d'user de mauvaise foi, de duplicité, d'employer » l'intrigue, la trahison, et même de commettre des crimes » pour faire réussir ses desseins; mais que dans ses fonctions sacerdotales il était resté constamment saint parmi » les saints et orthodoxe parmi les orthodoxes..... »

Sixte n'avait en effet reculé devant aucun moyen pour rendre à la papauté son ancien éclat; il avait armé les rois les uns contre les autres; et pendant les combats terribles qu'il avait excités, des hauteurs de Rome il planait sur l'Europe, prêt à fondre sur les vaincus, ainsi que font les corbeaux sur les cadavres à l'issue des batailles. Enfin, la rapacité et la cruauté de Sixte avaient soulevé contre lui une telle animadversion, que le jour même où il mourut, une révolution éclata dans la ville sainte; le peuple courut aux armes, brisa les statues du tyran, chassa ses séides, et vint assiéger le Vatican pour s'emparer du cadavre et le jeter dans le Tibre.

URBAIN VII,

RODOLPHE II,
empereur d'Allemagne.

236^e PAPE.

HENRI IV,
roi de France.

Élection du cardinal Castagna. — Son histoire avant son pontificat.

— Sa Sainteté fait remise aux indigents des dettes qu'ils avaient contractées envers les monts-de-piété. — Vertus du pape Urbain.

— Ses projets de réformes. — Il meurt comme son prédécesseur empoisonné par les jésuites.

Les Espagnols se réjouirent fort de la mort de Sixte-Quint, les ligueurs de France firent également des fêtes pour célébrer cet heureux événement; et le jésuite Aubri, curé de Saint-André des Arcs, prononça même en chaire le discours suivant : « Dieu nous a délivrés à propos d'un pape exécrable, » mes frères, car s'il eût vécu plus longtemps nous aurions » été obligés de l'excommunier, attendu qu'il était adultère, » incestueux, simoniaque, magicien, sodomite et hérétique. » Cet infâme ne se contentait pas de voler les fidèles pour » enrichir ses nièces et ses neveux, qui étaient pour lui autant » de mignons et de maîtresses, il voulait encore se déclarer » le protecteur du Béarnais pour mieux nous pressurer; mais » Dieu a foudroyé ce Satan couronné de la tiare! »

Après les funérailles de Sixte, les cardinaux se réunirent en conclave au nombre de soixante-dix, et se mirent à cabaler suivant l'usage. Mais dès le septième jour, quelques-uns des candidats s'étant désistés de leurs prétentions en faveur